

Sam Kobelpott

La tête du boucher.

Nouvelle



La tête du boucher.

Nouvelle

Tim Foggarty fût un bon mari, un bon paroissien et un bon boucher charcutier.

Disons que c'était le point de vue du curé, qui devait avoir une espèce de trame toute faite pour ses sermons funéraires.

Il avait sans doute été aussi un bon amant, s'est dit Douglas, vu le nombre de femmes seules présentes ce jour-là. Sans doute ses nombreuses clientes.

Il avait vu juste.

Les plaisirs de la chair, le boucher charcutier irlandais les pratiquait tous les jours, et à toute heure.

Derrière son imposant billot de bois, Tim les faisait toutes sursauter en donnant, dès qu'il le pouvait, une claque sévère sur la masse de chair fraîche, comme si ce bruit prouvait une quelconque qualité supérieure, juste avant d'ajouter dans un large sourire :

– Je vous en mets combien ?!!!

Car il savait pertinemment l'effet que provoquait ce geste auprès de ces femmes que leurs maris laissaient souvent seules pour aller travailler dans la seule usine du comté située à plus de quarante cinq miles de là.

Combien d'entre-elles rêvaient alors secrètement du contact de ses mains, épaisses et douces, en les regardant pétrir un gros morceau de rumsteack, un bon gigot à la couleur délicieusement rosée, ou caressant la cuisse d'une grosse dinde.

La vue des nombreuses saucisses, de toutes formes et de toutes longueurs, devait sans doute achever de les rendre folles. Douglas les avait vues, suspendues au dessus du comptoir, car il avait eu la possibilité de visiter rapidement l'échoppe qui était pourtant encore sous scellés.

Pour le colosse irlandais, ces saucisses devaient trôner là comme autant de trophées des nombreux maris qu'il avait cocufiés année après année. Et le fait qu'aucun gamin roux ne soit né dans les quinze miles à la ronde tenait du miracle génétique.

La scène de crime était spectaculaire.

Dans la boucherie, dont la façade avait été masquée à la hâte par la police, derrière la paroi vitrée du meuble réfrigéré qui accueillait les viandes et les volailles, trônait encore la tête de Tim Foggarty, tranchée nette, sur un lit de salade. Les yeux fermés, entre un gros serpent de boudin noir et des pots de rillettes, il semblait dormir.

La cliente, qui l'avait découvert quatre jours plus tôt, était encore aux urgences du Killarney Community Hospital.

La police scientifique était toujours bloquée par les dernières intempéries et on ne pouvait attendre plus longtemps. Tout le village avait dû finalement se résigner à enterrer le corps de Tim, sans sa tête.

Douglas préparait un hors-série important sur les crimes les plus délirants de ces dix dernières années pour un journal à sensation de Belgique où il résidait. Cet évènement tragique tombait à pic pour rehausser son travail composé jusqu'alors exclusivement de dossiers exhumés des archives judiciaires.

Il avait été autorisé à faire quelques photographies pour illustrer son article, à la condition d'inscrire en clair le nom du commissaire et d'envoyer à celui-ci une vingtaine d'exemplaires de la publication.

Pour être sûr qu'il ne touche à rien, un sergent avait été prié de l'accompagner. Sur place, ce dernier avait tenté de faire un bon mot pour détendre l'atmosphère en supposant qu'il ne s'agissait sans doute pas d'un suicide. Douglas n'avait pas ri.

Le cortège s'est ébranlé poussivement, dès la sortie de la petite église. Il n'aimait pas particulièrement les lieux de culte mais il avait besoin de reniffler cette affaire dans tous ses aspects.

Presque tout le village était là, ainsi que les habitants des bourgs voisins qui composaient cette partie encore très sauvage de la côte ouest de l'Irlande.

La bonne centaine de personnes présentes composait autant de points de départ potentiels pour son article et Douglas ne boudait pas son plaisir.

La réputation sulfureuse de Tim Foggarty, l'amateur

de chair fraîche, laisser présager des révélations surprenantes et la mise en scène de sa mort était encore dans tous les esprits.

Il regardait avec beaucoup d'attention ces femmes, l'une après l'autre. Particulièrement, toutes celles qui semblaient ne pas être accompagnées.

Dans cette colonne en marche, secouée de temps à autre par des hoquets et des sanglots plus ou moins démonstratifs, certaines exprimaient un tel désarroi sur leur visage qu'elles devaient, si ça se trouve, avoir encore gardé de Tim quelques marques sur les fesses. De belles traces rouges de mains gigantesques qui finiraient par disparaître.

Car il devait être solide et puissant le Tim, à en juger par la taille du cercueil.

Du sur mesure, forcément, pensa Douglas.

Quand les quatre préposés au service funéraire avaient soulevé l'imposante caisse, tout le monde avait retenu son souffle. Le fond était heureusement resté bien accroché, et les poignées aussi.

Avec un colosse pareil, les parties de jambes en l'air ne devaient pas être de tout repos. Chacune d'elles devait valoir quelques séances d'aérobic, discipline qui n'avait jamais dû arriver jusqu'à ce coin paumé. Cela dit, ce n'était plus à la mode de nos jours.

Tout le monde ne s'était pas risqué dans la procession. Il faut dire que le parcours n'était pas banal.

Il s'agissait de relier le continent à une île où se trouvait le cimetière. La seule solution étant de passer par la plage, à marée basse.

Le curé n'avait pas intérêt à se planter dans les horaires. Avec les courants qu'il y avait dans le coin, il aurait eu des services funéraires pour quelques semaines.

Bien sûr, pas de voiture de pompes funèbres spécialement affrétée avec quelques enluminures faussement baroques, pompons, passementeries dorées et violacées, pour un pareil trajet. Mais une simple charrette sombre tirée par un énorme bœuf qui n'avait pas l'habitude de ce genre d'attroupement, ce qui semblait le rendre plutôt nerveux.

En effet, le cheval de trait qui servait habituellement à cet office était mort le mois précédent. Il avait, paraît-il, fière allure. Un majestueux Irish Cob noir, bien charpenté, sur lequel on posait un drap épais de coton anthracite orné de motifs floraux argentés ainsi qu'une coiffe composée des mêmes couleurs et surmontée d'un panache blanc.

Tim s'en foutait.

En fait, dans son cercueil sur mesure, il se foutait de tout à présent.

Mais il aurait aimé voir ce que Douglas contemplait

à cet instant précis. Huit-cent kilos de barbaque, dont la plupart des morceaux apparaissaient puis disparaissaient, sous les efforts de l'animal. Toute cette bonne viande était là, pour lui, en action, comme pour un dernier hommage.

Ces pièces de paleron, de macreuse, de jumeau... les faux filets, l'onglet, la hampe, le gîte... tous unis et solidaires – pour une fois – alors qu'il s'agissait de l'accompagner dans sa dernière demeure, le paradis de la bidoche.

Douglas trouvait ça charmant et d'une certaine façon, malgré la brutalité de la scène, assez poétique.

L'Irish Cob connaissait la route par cœur, le tracé invisible sur la plage. Mais pas ce gros boeuf.

Plusieurs fois il avait fallu le remettre sur la trajectoire, là où le sable était le plus dur. Dès qu'il s'en écartait, il s'enfonçait dans le sable détrempe et il fallait que cinq ou six hommes tirent ensemble sur le harnais pour réussir à le dégager.

La petite île était à environ huit-cent mètres de la côte. De longues traînées d'algues vertes et rouges lézardaient le sable qui se nuançait du foncé au clair selon qu'il était plus ou moins humide. Douglas pensa aux aquarelles abstraites de Kandinsky.

Certains n'avaient pas envie d'abîmer leurs souliers vernis dans l'eau de mer, ni de revenir les chaussettes

chargées de sable. Ils rebroussèrent chemin quand le vent se mit à monter.

Douglas marchait à l'arrière du cortège, un peu voûté. Penché ainsi, on aurait pu penser qu'il lut-tait contre cette brise glacée, mais c'était sa posture habituelle. Sans doute s'était-il toujours trouvé trop grand. Avec ses un mètre quatre vingt douze, même sous les encadrements de portes assez hauts, il avait pris l'habitude de se baisser.

De corpulence imposante sans être athlétique, cette façon de se déplacer lui donnait l'air volontaire de celui qui avance dans la vie, celui que rien n'arrête. Pour autant, les gens qui le côtoyaient régulièrement lui trouvaient toujours un air un peu perdu. L'air de celui qui se demande en permanence ce qu'il fout là, à l'endroit où il se trouve.

Douglas allait devoir se fondre dans la petite cohorte, chahutée par des bourrasques de plus en plus fortes. Il devait passer presque inaperçu pour commencer à engager la conversation, glaner les premières infos qui mettraient forcément un peu de piment à toute cette histoire.

Certains avaient l'air de se connaître, d'autres pas du tout. Une bonne moitié semblait ne pas être du village, dont une majorité composée de femmes.

Il était en train de les dévisager successivement, quand une harangue le sortit de ses pensées.

C'était Angus, le patron du pub. Un homme plutôt trapu, visiblement imbibé, et qui se laissait aller à quelques divagations.

– Pour moi, ce qui est certain, c'est que Tim préfère certainement être enterré sans sa tête que sans sa...

– Non mais tu peux pas la fermer, lui hurla dessus sa femme en le coupant aussitôt.

– Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?! Vociféra-t-il.

– Qu'est-ce que tu *allais* dire !

Un tiers de la procession avait entendu et chacun y allait de son commentaire, en levant les yeux au ciel, en prenant un air faussement effaré, ou encore en pouffant de rire...

Tim aimait bien Angus.

Déjà, il avait un nom de race de bœuf, et non des moindres, même si le Black Angus était écossais.

– Heeey Anguuuuuuus ! Criait-il à la volée dès qu'il mettait un pied dans son pub.

Et Angus et lui reprenaient ensemble en hurlant :

– Ang-uuuus ! Du-bœuf-haut-de-gamme ! Puis ils riaient tous les deux à s'en décrocher la mâchoire.

Depuis que son épouse l'avait quitté, Tim trouvait refuge chez lui pendant de longues soirées où il buvait des quantités effrayantes de bière.

Les soirs où Tim n'était pas là, Angus savait qu'il était occupé à tromper l'ennui de certaines femmes du comté et par la même occasion, leurs maris.

Vexé d'avoir été remis en place par sa femme, qui lui arrivait à peine au nombril, Angus, visiblement en forme, reprit de plus belle.

– Ho... ça va bien !!! Faites pas les faux-culs ! Il y en a même certaines ici qui pourraient en témoigner ! Tout le monde est au courant non ?!!!!

Les gens s'étaient déplacés sans que Douglas ne s'en aperçoive. Il était désormais juste à côté d'Angus qui le regardait avec un air complice comme s'il était un habitué du pub.

Il n'y avait plus de doute, il en tenait une bonne.

– Hééé ! J'ai pas raison ?! Hurla-t-il en faisant un clin d'œil appuyé à Douglas.

C'est à ce moment précis que surgit un homme bien nourri, le visage déformé sans doute par la colère, avec des cheveux blonds en bataille. Il portait un grand manteau vert foncé, un pull rouge, un pantalon moutarde et une écharpe couleur moka.

Il avait dû s'habiller dans le noir, pensa Douglas.

Dans cet accoutrement extravagant, il fonça droit sur Angus, les poings serrés, avec la ferme intention de lui fermer définitivement son clapet.

Douglas s'amusait de cette scène et s'interposa de façon aimable en levant une main de façon pacifique comme pour lui suggérer de se calmer.

Il n'aurait pas dû jeter un œil à Angus pour vérifier qu'il allait, lui aussi, se calmer. Quand il se retourna,

c'est là qui reçut ce qui fut sans doute le plus gros coup droit de toute l'histoire de la boxe irlandaise. Il ne savait pas s'habiller, mais il ne savait pas viser non plus se dit-il, juste avant de s'évanouir.

Quand il commença à reprendre ses esprits, Douglas ouvrit péniblement les yeux, encore allongé de tout son long. Il contemplait un ciel flou chargé de lourds nuages gris qui ne lui paraissaient pourtant pas très menaçants.

Normalement, dans ce genre de scène, il y a des têtes penchées sur vous qui apparaissent en corolle. Deux à droite, trois à gauche un peu de travers, et une au-dessus qu'il aurait dû voir à l'envers.

Là, il n'y avait personne.

Personne pour dire :

– ça va monsieur ?

ou encore...

– monsieur... hé monsieur, vous m'entendez ?

ou même...

– mais si, regarde, il reprend des couleurs...

Pour l'hospitalité irlandaise, ils repasseront.

Il revoyait la fraction de seconde où l'enclume s'était abattue sur sa mâchoire gauche, sentit le goût âcre d'un peu de sang dans sa bouche. Quand il tourna la tête sur sa droite, il comprit où il était.

Ses jambes étaient en coton et il ne se mettrait pas tout de suite debout, pensa-t-il.

Il ferma les yeux, pris une grande respiration, attesta du fait qu'il était chez les dingues et s'assit en mettant ses bras en arrière pour maintenir son torse plus ou moins à la verticale.

La scène était hallucinante.

Assis sur la charrette à côté du cercueil, qui avait été déplacé sur le côté, Douglas regardait la procession le suivre comme un long serpent sombre avec, en tête, monsieur le curé et ses deux enfants de chœurs.

Ils avaient changé de rythme et activé le pas.

L'altercation les avait retardés.

Il avait dû être sonné une bonne demi-heure car déjà, ils grimpaient sur le chemin qui faisait le tour de l'île. Au milieu, les tombes du cimetière surgissaient de façon désordonnée en formant un chaos indescriptible qui recouvrait une petite colline.

Sur sa charrette, Douglas était ballotté dans tous les sens, et il lui semblait que ces secousses lui permettraient de reprendre ses esprits plus rapidement.

Une lampée de whisky aurait été également la bienvenue car, immobile pendant tout ce temps, il avait pris froid.

La procession s'arrêta de l'autre côté de la petite île, un peu en contre-bas, face à la mer.

Douglas descendit péniblement de la charrette. Son agresseur avait guetté sa reprise de conscience depuis un moment, l'air anxieux, comme s'il eût peur de l'avoir tué. Il se précipita pour l'aider, à la fois maladroit et confus.

– Je suis Kean Brennan, vraiment désolé pour ce qui vous est arrivé m'sieur, mais vous savez, Angus, c'est vraiment un sale con par moment.

– Vous aussi, Kean, vous êtes un sale con. On n'a pas idée de viser aussi mal.

Douglas remarqua celle qui devait être sa femme et qui se tenait légèrement en retrait. Au vu de l'attitude de son mari, il n'y avait qu'une explication possible, celle du classique ménage à trois. Et Tim Foggarty avait été le numéro trois.

D'autres hommes présents semblaient, par leur attitude, donner raison à l'énervement de Kean.

Solidaires dans l'épreuve, ils étaient tous accompagnés de femmes, parfois jolies, parfois moins, qui regardaient plutôt leurs chaussures et tentaient, tant bien que mal, de rester dignes dans cette tragique épreuve qui leur était imposée.

Douglas se demandait pourquoi certains maris étaient venus au fond, surtout s'ils détestaient autant le Dom Juan de la saucisse.

Qui va à l'enterrement de son rival ?

Certains devaient être là pour contenir les émotions de leurs épouses respectives. Car si elles se mettaient à fondre en larmes d'une façon trop énergique, cela les conduirait direct au pilori des maris trompés, et ce, devant toute l'assemblée.

D'autres, étaient probablement là pour voir, de leurs propres yeux, la cause de leur tourment ensevelie à jamais sous deux mètres cubes de terre.

Evidemment, pour un cercueil sur mesure, il fallait un espace sur mesure. Les préposés aux services funéraires durent élargir le trou afin d'y descendre le macchabée sans tête.

Pendant ce temps, le représentant de l'autorité religieuse piétinait d'impatience. Pas question de laisser le cercueil à ciel ouvert bien sûr, mais tout cela retardait encore la fin du service.

Une fois que la boîte imposante fut enfin déposée au fond, le curé récita quelques psaumes ainsi que quelques paroles d'évangile. Puis, engourdis par le froid, les gens défilèrent lentement en jetant, chacun à leur tour, une poignée de terre sablonneuse.

Au milieu du défilé, Douglas n'était pas à son aise. D'abord il n'était pas de la famille, il ne faisait pas partie des amis, il n'était même pas du coin. Et puis surtout, il était farouchement athée. Il réfléchissait aux origines de cet athéisme bien an-

cré quand une voix le sortit de sa réflexion avec un sens de la synchronisation sidérant.

– Vous ne croyez pas en Dieu, vous.

Douglas se retourna en haussant les sourcils et vit une femme qui le suivait à deux mètres à peine. Elle devait avoir environ trente-cinq ans, peut-être un peu moins. Elle était grande et elle était rousse.

C'est ce qui le frappa tout de suite.

Tim Foggarty ne pouvait pas être son père et c'était déjà ça. Il venait de décéder à l'âge de quarante-quatre ans. Le même âge que Douglas.

– Dieu ? Jamais entendu parler.

Elle aimait les hommes qui avaient de la répartie. Elle avait toujours pensé que la répartie révélait la vélocité d'esprit qui rendait certaines personnes plus intéressantes que la moyenne.

Elle lui sourit.

Il lui tendit alors lentement la main au bout de son gigantesque bras.

– Douglas Dermott, avec deux « t ».

– Enchantée Douglas, lui dit-elle en lui offrant la sienne, toute chaude, qu'elle venait de sortir de la poche de son épais duffle-coat gris-bleu.

– Et ? osa Douglas, en ne lui rendant pas sa main.

– Et ? Et quoi ? dit-elle.

Puis elle remonta un de ces sourcils, mit sa jolie bouche un peu de travers pour feindre une mine

étonnée et ajouta en souriant :

– Oooops... pardonnez-moi, Diane Shepperd.

...avec un seul « d », ajouta-t-elle, malicieuse.

Douglas lâcha à regret sa main et tendit l'index vers son front, pris un petit air contrit, et en esquissant rapidement un signe de croix dans le vide, lui dit :

– Je vous pardonne, Diane.

– Dites donc, Douglas, vous êtes gonflé de faire ça ici. Vous ne respectez donc rien ?

– Et vous ? Vous n'allez pas à l'église et vous venez à la mise en terre... enfin, disons la mise en sable. Ce n'est pas très catholique ça, si ?

– Qui vous dit que je n'étais pas à l'église ?

– Je ne vous ai pas vue.

– Il y avait du monde.

– Je vous aurais remarquée.

Cela pouvait dire qu'il la trouvait très grande comparée à la moyenne de l'assistance, cela pouvait dire qu'elle était la seule à avoir une longue chevelure rousse, ou qu'elle était la seule à avoir un duffle-coat gris-bleu avec une écharpe de couleur crème.

Cela pouvait dire aussi qu'il la trouvait à son goût.

Dans un an, ils aménageraient une maison contemporaine en plein centre de La Haye.

Dans deux ans et demi, ils auraient leur premier enfant, une fille. Ils l'appelleraient Sue.

Dans quatre ans, Diane mettrait au monde des jumeaux, Anton et Niek.

Un soir de juin, Douglas ramènerait un chien à la maison, un Border Collie qui rappellerait à Diane son enfance passée en Irlande. Ils lui donneraient le nom de Tim, ce qui les feraient beaucoup rire.

Il garderait son statut de journaliste free-lance, travaillant pour la presse et la télévision.

Elle travaillerait au Mauritshuis Museum, comme responsable des expositions temporaires.

Mais tout cela, ni l'un ni l'autre ne le savait encore.

Pour l'heure, la procession qui passait devant le cercueil n'en était qu'à la moitié quand des cris provenant de l'autre côté de l'île se firent de plus en plus pressants.

Tout le monde comprit instantanément.

La marée.

On aurait dit que tous les emmerdements s'étaient donnés rendez-vous ici, pour fêter le départ de Tim Foggarty se dit Douglas.

Plus de cent personnes se mirent d'un seul coup en mouvement dans la confusion la plus totale. Même le curé piétinait les pierres tombales en traversant la petite colline pour gagner du temps, suivi de ses deux enfants de chœurs qui, eux, les évitaient.

Pris de panique devant cette débandade et ces hurlements soudains, le bœuf se dégagea de son harnais et suivit la foule en délire, non sans défoncer tout ce qui se trouvait sur son passage.

Et sur son passage, il y avait un homme d'un mètre quatre vingt douze, les cheveux ébouriffés par le vent, en train de faire quelques photos en riant, pour immortaliser la scène. Il entendit Diane crier son prénom mais il n'eût pas le temps de se retourner. L'image d'un Caterpillar lui vint à l'esprit, puis, après un choc d'une brutalité inouïe, il s'écroula une nouvelle fois.

Sa position sur l'hospitalité irlandaise évolua quand il découvrit le visage de Diane, penché sur lui.

– Vous passez votre temps par terre en fait ?

– Je suis resté inconscient combien de temps ?

– Un peu plus d'une heure...

– Mais... où sommes-nous, là ?

– Dans la maison du seigneur. Ça vous plaît ? dit-elle sur un ton espiègle.

Puis elle sortit.

Diane l'avait traîné à l'abri du vent, dans une espèce de petit édifice d'à peine deux mètres de côtés, couvert mais sans porte. Elle l'avait adossé à un petit autel de pierre blanchâtre sur lequel un bouquet de fleurs achevait de se dessécher.

Par l'ouverture, face à lui, Douglas voyait la nuit en train de tomber sur l'océan et Diane qui s'activait sur un feu.

Il s'était d'abord pris une corne de l'animal dans le dos, au niveau de l'omoplate, qui l'avait décollé du sol. Puis son visage avait heurté brutalement une croix de granit pour conclure en beauté une figure parabolique magistrale qui aurait fait pâlir d'envie un champion de gymnastique.

Inconscient deux fois dans la même après-midi, ça commençait à faire beaucoup, pensa-t-il.

Il se redressa difficilement, s'essuya machinalement la tempe droite ensanglantée, et sortit à son tour.

Douglas contourna feu et se tint face à Diane.

– Il n'y a plus que nous ?

– Non.

– Qui est resté ? Le curé ? Kean Brennan ? Angus ?

– Non, juste le bœuf. Il n'a pas su traverser. Il a pris peur et il est remonté sur l'île.

– Pourquoi n'êtes vous pas partie vous aussi ?

– Douglas, vous étiez au sol, je me suis même demandé si... et puis il n'y avait plus que moi. Je vous ai traîné ici, voilà tout. Ne vous inquiétez pas, ils vont envoyer un bateau.

– Merci. Je veux dire, merci d'être restée.

- Laissez tomber, c'était rigolo tous comptes faits.
- Rigolo ?
- Bah... tous ces gens qui criaient, cet affolement... Les derniers ont traversé avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Quelle débandade !
- Elle riait en levant les yeux au ciel.
- Douglas reprit :
- Que faites vous ici Diane ? Vous êtes de la famille du défunt ?
- De la famille de « l'homme sans tête » ?
- Heu... oui... dit Douglas, scotché par l'expression qu'elle venait d'employer.
- Pas du tout. Je suis *née* ici. Cela dit, j'ai toujours détesté ce coin perdu. Dans quatre jours, je pars m'installer aux Pays-Bas, un boulot m'y attend.
- Je suis venue saluer quelques connaissances.
- Et cet enterrement ?
- Pas concernée. Mes parents sont enterrés ici. Je voulais aussi leur dire au revoir. J'ai vu la procession s'engager, je m'y suis glissée. C'est tout.
- Je suis aller prier un moment sur leur tombe pendant que vous émergez lentement. Je leur ai aussi raconté vos mésaventures. Mon père a beaucoup ri.
- Elle se tenait debout devant le petit lieu de culte à l'abandon, dans l'ouverture rectangulaire qui avait dû être de couleur or.
- C'est comme si elle était *encadrée*.

Ses cheveux roux, longs et bouclés, ruisselaient de chaque côté de son visage laiteux réchauffé par la lumière des flammes.

A la lueur de celles-ci, ses yeux verts semblaient agités tout en étant fixes.

Elle semblait divine et immortelle.

On aurait dit le genre de petites cartes illustrées qui étaient glissées dans les missels que Douglas feuilletait machinalement quand il allait à la messe avec ses parents, dans la banlieue de Charleroi.

Diane se frotta les mains pour les réchauffer puis s'accroupit à droite du feu. Douglas hésita à s'approcher d'elle, puis finalement s'assit de l'autre côté, à gauche, comme pour encercler la source de chaleur. Tous deux regardaient l'océan.

Deux moutons se baladaient à quelques mètres.

C'est quand le bœuf arriva tranquillement par derrière, visiblement calmé, et qu'il se glissa entre-eux et le petit monument que Douglas explosa de rire.

Puis il joignit ses mains l'une contre l'autre comme pour dire une prière, posa son nez sur l'extrémité de ses deux index et son menton sur ses pouces, et dit sur un ton cynique :

– Il ne manque plus que l'âne.

Diane ria aux éclats et ajouta :

– Et le petit Jésus !

Trois heures plus tard ils étaient enfin revenus sur la côte. Le bateau avait accosté à proximité, guidé en partie par le feu qu'ils avaient entretenu.

Au village c'était l'effervescence.

La police scientifique n'avait plus besoin d'arriver, l'assassin avait été découvert pendu chez lui.

Dans une lettre rédigée à la hâte, il vomissait tout son dégoût pour Tim Foggarty et pour sa propre épouse. Resté seul chez lui, il avait fait ça pendant le temps de la cérémonie.

Durant les deux jours suivants, alors que la météo s'était bien améliorée, chacun donna son avis sur ce qu'il conviendrait de faire de la tête du boucher.

Fallait-il l'enterrer quelque part ?

Allait-on rouvrir le cercueil qui n'était pas encore totalement recouvert de terre et, d'une certaine façon, la remettre *à sa place* ?

Pourquoi ne pas la garder dans un gros bocal rempli de formol ? Mais où le mettre ?

Quelqu'un suggéra même d'en faire du pâté de tête.

La solution du cercueil fût finalement adoptée.

Trois hommes tirés au sort acceptèrent cette mission d'un goût douteux, mais qui s'avérait nécessaire pour pouvoir tourner la page de cette histoire pour le moins rocambolesque.

Munis de pelles et de quelques outils, ils décidèrent

de conjurer le mauvais sort en y allant à marée haute et en bateau, même si la mer était un peu agitée en cette fin d'après-midi d'octobre.

Angus faisait partie de la folle équipée. Et, en définitive, il était fier de ce qu'il faisait pour son ami qui lui manquait à présent.

La tête de Tim Foggarty, encore bien froide, avait été emballée dans les papiers sulfurisés qui servaient habituellement à envelopper les produits de la boucherie. L'emballage avait été retourné pour ne pas voir le nom de Tim qui y était imprimé.

Angus, l'air absent, la tenait tout contre lui pendant que les deux autres ramaient. On aurait dit un gamin qui venait de retrouver son petit chat mort.

Tous les trois se demandaient s'ils allaient avoir le courage de la déballer ou s'ils allaient la déposer telle quelle dans le cercueil.

La question ne se poserait pas.

Angus avait bu pour se donner du courage.

Trop bu sans doute.

Quand il lui échappa des mains, suite à un clapot de trop, le paquet ne mit que quelques secondes à disparaître dans l'eau froide et grise, comme happé par le fond.

A bord, c'était Pompeï. La scène était comme figée. Angus regardait la surface de l'eau. Les deux rameurs

regardaient Angus. Pendant plusieurs minutes, plus personne n'était capable de bouger ni de parler.

Quand ils revinrent au village, deux heures plus tard, personne ne leur parla de leur périple par respect pour le courage dont ils avaient fait preuve.

Et eux ne dirent jamais rien.

Douglas avait avancé son vol du retour. Au dernier moment, il en avait profité pour le changer. Il l'avait pris pour Amsterdam et non plus pour Bruxelles, toujours au départ de Dublin.

Puis il rendit visite à Diane qui logeait chez une tante depuis quelques jours et lui proposa de profiter de sa voiture de location pour se rendre à l'aéroport le lendemain dans l'après-midi, date de son départ.

– Mais dites moi, vous ne repartiez pas à Bruxelles dans deux jours ? Vous habitez là-bas non ?

– Cela fait très longtemps que je ne suis pas allé à Amsterdam. Tout s'est très vite terminé ici, j'ai bouclé mon article, j'ai quelques jours devant moi.

– Et vous connaissez bien Amsterdam, Douglas ?

Il avait mis un moment à lui répondre.

– Pas tellement, Diane. Pas tellement.

Elle avait sourit.

Pas trop.

Ils n'avaient alors plus rien dit pendant d'interminables secondes.

Puis, avec une voix plus douce, Diane ajouta :
– Dites moi, je pensais... ça vous dirait que je vous fasse visiter, je connais un peu, *si vous avez le temps bien sûr...* ce pourrait être... bien.

Diane aurait aussi bien pu lui demander directement s'il voulait passer le reste de sa vie avec elle. Elle l'aurait sûrement dit avec la même délicatesse et avec la même intensité.

Ils se regardèrent longuement en silence.
Un moment magique en vérité, peut-être l'un des plus émouvants de toute leur vie à deux.
Un peu comme si à l'église, après avoir posé la question à chacun, le prêtre obligeait les futurs mariés à se regarder sans se quitter des yeux pendant cinq bonnes minutes, le temps de prendre toute la dimension de leur engagement l'un envers l'autre avant de répondre par le *Oui* rituel.

Douglas et Diane *savaient*.
Du moins le pensaient-ils, chacun de leur côté.

C'est à ce moment là que Douglas répondit :
– *Oui...* je veux dire... je trouve aussi que c'est une bonne idée, Diane, ce serait vraiment très... bien.

Cette nouvelle est ma première. Elle a été inspirée et écrite dans le cadre d'un atelier d'écriture animé par Natacha Sels à Rothéneuf près de St Malo au début du mois de septembre 2014.

Une semaine exceptionnelle, à la fois stimulante et riche d'apprentissage. Tous mes remerciements vont naturellement à Natacha, pour sa capacité à nous libérer de nos pudeurs, pour son enthousiasme communicatif, ses conseils avisés, ses exercices pratiques très utiles, sa bienveillance et ses encouragements.

